

Journée scientifique : 'L'Écoute de l'inconscient à l'épreuve du numérique'

25.01.2025

Avatar

Valérie Tanqueray

Dans l'avant-propos de son livre *Analyse en présence, analyse à distance*, dont nous avons parlé ce matin, Leopoldo BLEGER écrit : « Parfois, un aspect très important d'une cure s'éclaire soudain, des années après sa fin. Cette richesse inouïe de la situation analytique est probablement une des raisons pour lesquelles on se trouve si souvent à « parler clinique » entre collègues. » (p 11-12, Conditions de la cure).

La préparation de cet exposé m'a offert l'occasion d'expérimenter à nouveau la justesse de ce constat. Mon propos visait initialement à illustrer la façon dont le virtuel avait pu constituer une porte d'entrée vers la rencontre incarnée pour un patient que j'avais reçu en CMP il y a quelques années. Mais au moment de reconstituer la trame de ce travail je me suis trouvée comme empêchée. J'éprouvais douloureusement un blocage à me replonger dans cette clinique, un frein à m'en rapprocher : ça m'échappait. Mais qu'est-ce qui s'échappait ? Alors que ce phénomène persistait, j'ai eu l'opportunité d'en discuter avec l'un de mes collègues analyste membre de la SPRF et un pan important de cette psychothérapie s'en est trouvé éclairé.

Prenant connaissance de mon 1^{er} jet, il me dit qu'il ne me reconnaissait pas dans ce texte. Comme si je n'y étais pas, et le patient non plus. Sensation d'un traitement « virtuel », contrairement à ma façon habituelle de faire sentir la façon dont je suis au travail. Quelque chose en moi résistait. Ce tiraillement interne témoignait-il d'une reviviscence d'éléments transféro-contre transférentiels alors insuffisamment élaborés et remontant en boomerang dans l'après-coup ? Parler de manière spontanée et associative de ce patient m'a permis de redonner corps et mouvement à ce traitement.

Monsieur N. m'a été adressé par son psychiatre qui était le seul, en dehors de sa mère, qu'il acceptait encore de voir depuis sa sortie d'hospitalisation 2 ans plus tôt et qui le suivait depuis au CMP. Cette hospitalisation s'inscrivait dans un contexte de décompensation délirante au cours de laquelle, persuadé d'être issu d'une autre planète, il s'était mis à cesser de s'alimenter pour que son corps, délesté de sa pesanteur, puisse s'élever dans les airs et quitter l'atmosphère terrestre pour rejoindre les siens. Depuis son retour à domicile il vivait reclus, passant exclusivement son temps à jouer sur son ordinateur, replié dans sa chambre tel un hikikomori.

Âgé d'une vingtaine d'années, ce jeune homme m'a été décrit comme ayant toujours été fuyant, isolé à l'école qu'il a quittée dès que sa scolarité n'a plus été obligatoire et parce qu'il s'y disait harcelé. Sa mère s'en plaignait, tout en véhiculant une image du monde extérieur très inquiétante, chacun devant défendre âprement son bout de gras. Le père était mort au cours d'une rixe lorsque son fils avait 3 ans et personne en dehors de la mère n'en savait plus

à son sujet. M. N. était enfant unique, comme ses deux parents, et sa mère vivait elle-même en retrait du monde à l'exception de son activité professionnelle. Aucun parent ou ami ne venait apporter un peu de respiration dans leur relation fusionnelle. Ils faisaient corps l'un avec l'autre tout en se parlant très peu, sauf pour se disputer.

Adolescent M. N. avait passé l'essentiel de son temps à jouer seul devant sa console, sa mère refusant qu'il accueille des camarades - qu'il n'avait d'ailleurs pas - ou qu'il se rende chez quiconque, si d'aventure il avait été invité.

Deux univers cloisonnés se sont ainsi progressivement constitués : l'un où il subissait le quotidien et l'autre dont il était le héros invincible, détruisant avec force hémoglobine les ennemis qui croisaient son chemin. Peu de temps avant son hospitalisation il avait franchi le pas de se connecter à des jeux en réseau, déplaçant dans le monde immatériel les rencontres qu'il ne faisait pas « en présence ». Cette inclusion d'autres joueurs dans son monde hermétiquement clos, bien qu'à son initiative, avait-elle ouvert une brèche dans laquelle le délire s'était engouffré, précipitant sa décompensation ? Car on peut voir un lien de contiguïté entre l'acte de se rapprocher des autres, même de façon désincarnée, et le fait d'agir son délire en l'inscrivant dans son corps qu'il a cherché à rendre immatériel en cessant de s'alimenter.

Les tentatives de VAD et d'inscription en Hôpital de jour ayant toutes été refusées par la mère comme par le fils, mais le lien à son médecin restant très investi par lui depuis son hospitalisation, ce collègue psychiatre eut l'idée de lui proposer de me rencontrer, « histoire de sortir un peu » lui dit-il avec le style bonhomme qui caractérisait ce médecin. Mais sans trop y croire.

Ce collègue et moi entretenions des liens de confiance solides qui nous permettaient de constituer un binôme complémentaire ayant plusieurs fois porté ses fruits avec des patients dits difficiles.

À notre grande surprise M. N. appela pour prendre rendez-vous et fut ponctuel.

Il m'annonça d'emblée qu'il n'avait rien à dire, mais que les entretiens avec son psychiatre étant de plus en plus éloignés, il acceptait l'expérience. Par contre, si je cherchais comme les autres à le faire revenir dans la vie active, on pouvait s'arrêter là. Je lui dis qu'il y avait plein de façons d'être actif, ou acteur, notant intérieurement qu'il n'était pas si insensible à la présence, puisque l'espacement des rencontres avec son psychiatre avait motivé sa venue. Pour autant, engager un travail psychothérapique sans faire céder ses digues défensives me semblait a priori un délicat exercice d'équilibriste.

Petit, fluet, son ton était à l'inverse décidé :

« A part avec le Dr L. - et encore - je ne dis rien de moi. Pas l'habitude. Pas envie. Et comme je ne fais rien, je ne vois pas de quoi je pourrais vous parler. »

Je lui répondis que moi non plus, mais qu'on pouvait essayer s'il le voulait.

« Vous ne voulez pas savoir d'où je viens, pourquoi j'ai été hospitalisé et tout ça ? C'est ce qui vient en 1^{er} d'habitude. »

« Qu'est-ce qui vous vient à vous ? »

« Les jeux. C'est tout ce que je fais. Mais c'est pas du sérieux, vous n'en voudrez pas. »

« Pourquoi pas ? Racontez-moi. »

C'est ainsi qu'il est venu me parler chaque semaine des jeux en ligne qu'il pratiquait avec passion. Je reconnus d'emblée ma totale ignorance des jeux vidéo, et plus largement de l'univers télévisuel et numérique, ce qui me permettait de lui demander des précisions sans lui paraître intrusive.

Au début, il restait une dizaine de minutes, puis soufflait et partait en disant que ça ne servait à rien, que je ne comprendrais rien, puisque je ne jouais pas.

Je le sentais partagé entre l'incrédulité de pouvoir aborder ce sujet avec une « psy » - comme il nous appelait son psychiatre et moi - la fierté d'avoir quelque chose à transmettre, mais surtout la défiance vis-à-vis de ce que je pourrais faire de ce jardin secret, le seul, dira-t-il bien plus tard, dans lequel sa mère ne fourrait pas son nez. Et puis il se prit au jeu de me décrire les personnages et les univers dans lesquels il évoluait, s'installant plus durablement dans l'espace-temps des séances, même si certaines étaient houleuses, j'y reviendrai.

Il n'en revenait pas que l'on puisse vivre à ce point en dehors du monde virtuel, qui constituait pour lui le seul qui vaille d'être rencontré. « Vous êtes une OVNI » me dit-il un jour, ce qui me permit de faire le lien avec son propre vécu d'être radicalement différent des autres, un OVNI dans notre monde. Cela le rassura beaucoup et créa une alliance de penser que d'autres que lui puissent être également vécus comme des OVNIS. Il s'est alors imaginé une famille d'OVNIS, avec des mondes et des langues d'appartenance différents, mais possiblement reliés par leur commune condition. Cette thématique de l'OVNI m'incluait d'une certaine façon dans l'univers de son délire, dont il ne m'avait pas encore parlé - venir d'une autre planète - mais tout en m'en différenciant et sans pour autant constituer une bascule vers la décompensation. Le délire était là à bas bruit, « bien tempéré ».

Puisqu'il n'était pas question d'aborder son monde interne autrement que par le prisme du virtuel, je lui proposai de tenter de jeter des ponts entre son univers qui m'était étranger, celui des jeux vidéo aux rencontres virtuelles, et celui dans lequel j'évoluais avec plaisir, celui de la littérature et ses rencontres de personnages tout autant virtuels. La forme est différente, mais les expériences éprouvées ne pouvaient-elles pas se rejoindre ? : explorer d'autres mondes, d'autres vies, avec leurs ratés et leurs réussites, devenir l'un de ces personnages, s'en faire des amis qui nous manquent une fois l'écran éteint ou le livre refermé, mais aussi des ennemis qui peuvent nous poursuivre jusque dans nos rêves. Le tout sans bouger de son fauteuil ni prendre le risque de la confrontation réelle. J'abordais ainsi la question des affects et des représentations de manière détournée, en appui sur le virtuel qui me permettait, en partant de son univers, de nous approcher de sa réalité psychique sans avoir l'air d'y toucher. Mais le touché émotionnel était bel et bien sollicité. La teneur des séances s'en trouva, au fil du temps, modifiée.

M. N. finit par me confier sa peur de rencontrer les autres, son vécu d'exclusion dès l'entrée en maternelle qui s'était poursuivi tout au long de son parcours scolaire. Et le jour où il a décidé jeune adulte d'en faire une force, de revendiquer son monde en se coupant physiquement de celui des autres. Je lui fis remarquer que son monde était pour autant habité, puisqu'il ne jouait pas tout seul. Il me dit alors avec beaucoup d'émotion qu'au moment de son hospitalisation il était convaincu de venir d'une autre planète, seul représentant de son espèce sur terre. Il n'y croyait plus, grâce aux amis qu'il s'était faits par les jeux en ligne, et même si le traitement avait dû aider ajouta-t-il.

Nous avons pu ensemble replacer cette conviction délirante dans son contexte de vie, empreint de détresse et d'une extrême solitude. M. N. perçut combien ce qu'il appelait désormais sa « rêverie » lui avait permis un temps de ne pas complètement perdre pied.

Pour la première fois il parla plus concrètement des autres joueurs de ces jeux vidéo, la personnalité de chacun qu'il déduisait de leurs échanges. Depuis quelque temps d'ailleurs il les craignait moins me dit-il, et avait même par moments le sentiment d'être accepté par cette communauté où on partageait la même passion sans s'interroger sur ce qu'on faisait dans la vie. C'est vrai que ça lui permettait d'être en contact tout en évitant la confrontation réelle, il n'y avait jamais pensé de cette façon. Quelques temps après cette séance il osa proposer une rencontre à l'un de ses partenaires de jeu qui lui semblait lui ressembler le plus. Il était très excité en me racontant ce bon moment partagé et très fier d'en faire part également à son psychiatre.

Utiliser ce collègue comme tiers dans la relation à ce patient, en appui sur ce transfert latéral, me permettait de susciter l'interrogation de M. N. sur son fonctionnement psychique sans craindre un débordement transférentiel. Il me semblait que nous constituions pour lui une sorte de couple parental, à la fois proches et différenciés, constants et complémentaires.

Durant les 3 années qui suivirent, M. N. a poursuivi ce mouvement d'ouverture au monde extérieur palpable et partageable, élargissant grâce à ce premier ami le champ de ses connaissances. Et puis il a trouvé un travail protégé situé assez loin de son domicile et a déménagé, mettant un terme à la psychothérapie. Une fin de traitement en forme de « happy end », chacun de nous se montrant satisfait du travail effectué, ce qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

J'avais l'idée que ces changements avaient été rendus possibles par le fait qu'au lieu de m'opposer aux issues qu'il avait trouvées dans le virtuel - voie d'expression mais aussi de contenance du délire - j'aie choisi d'en faire un point d'ancrage et de passage, en partant de son univers justement. Mais ce positionnement était aussi à mon insu au service du maintien hors analyse d'une part importante de sa problématique.

J'avais refoulé combien la violence avait pu occuper l'espace des séances.

Elle pouvait s'exprimer de manière directe, par un accès soudain de colère à propos de sa mère qui lui avait pris la tête, qui voulait tout savoir sans jamais rien dire... Il quittait alors brusquement le bureau. A d'autres moments il ne venait tout simplement pas à la séance, prétextant ensuite ne pas s'être réveillé car il avait joué toute la nuit.

Mais cette violence pouvait aussi prendre une forme diffuse, planante, et d'autant plus menaçante. J'avais oublié combien ce patient pouvait par moment me paraître inquiétant par cette tension interne qui ne le quittait pas. Je n'avais pas pris toute la mesure de la force du transfert négatif qu'elle contenait. L'analyse de son investissement transférentiel et de mon contre transfert était restée en surface, comme la 1^{ère} version de mon exposé. Limiter l'élaboration à un niveau préconscient avait-il été pour moi la condition de ce travail : ne pas trop dévoiler, même à moi-même, pour éviter l'effroi ? Est-ce pour cela que je n'ai pas voulu aller voir à quoi ressemblaient ses jeux vidéo ? Maintenir virtuels des représentations et affects trop brûlants, trop crus, une scène primitive terrifiante de violence pulsionnelle

déchaînée ? Rester dans le virtuel comme résistance commune au corps à corps ? : en référence à la relation à sa mère, aux relents d'incestualité.

« Ne pas y toucher » : étaient-ce les termes du pacte inconscient que nous avons passé et qui s'est éclairé dans l'après-coup de l'échange avec mon collègue ? Est-ce la raison du départ de ce patient : tenir à distance la violence d'un amour-haine passionnel non analysé ?

Nous n'avons jamais touché de près à la question du père, dont la mère refusait de parler à son fils, sinon pour dire à la fois son courage devant le danger et sa violence extrême dans les affrontements avec d'autres caïds. Il portait d'ailleurs les nom et prénom d'un roi illustre de l'antiquité, héros divinisé, bâtisseur d'empire, mais aussi réputé pour sa cruauté. Cela en dit long sur des parents qui choisissent de faire porter un tel héritage à leur enfant.

En parlant d'héritage, ce père non incarné avait pourtant existé les 3 premières années de vie du patient. Quelles traces inaccessibles avaient-elles laissé en lui ? Les jeux vidéo, faits de héros combattants à la fois destructeurs et protecteurs, étaient-ils le moyen qu'il avait inconsciemment trouvé pour tenter de s'en forger une représentation ? Mais aussi par son délire des origines, qui lui donnait une ascendance extraterrestre inaccessible, sinon en renonçant à sa propre incarnation. L'impossibilité de loger en lui ce père forclos était-elle revenue de l'extérieur par la construction d'un délire où le corps disparaît ? Représentation sous le signe de la paradoxalité, puisque le seul moyen d'être en contact se ferait par un processus d'évaporation du corps et le recours au virtuel.

S'approcher par le biais du virtuel : n'était-ce pas la place que j'avais occupée dans cette psychothérapie, celle d'une forme d'avatar, comme condition de la cure pour lui ? L'avatar en tant que figure du double, être hybride porteur du moi et du non moi, reliant le virtuel et l'incarné, soi et l'autre, comme le film *Avatar* de James CAMERON l'a bien illustré.

Le virtuel auquel je fais ici référence n'est pas le contraire du réel. Il désigne une potentialité : « ce qui potentiellement peut se rendre présent », qui est l'une des définitions du virtuel. Dans ce sens il n'est pas tant fictif que latent. C'est justement cette dimension de latence, à la fonction pare-excitante, que j'ai cherché à maintenir tout au long de ce traitement : faire exister sans rendre manifeste, respecter la « solution délirante » de M. N. concernant la question des origines/origine de la violence, tout en favorisant le déploiement d'autres formes de représentations plus souples et partageables sources de nouveaux investissements. Mais c'était au prix du déni de toute la charge de destructivité à l'œuvre dans ce traitement. L'explosivité latente de son investissement transférentiel m'a sans doute en partie sidérée, ce qui s'est rejoué au moment de rédiger cet exposé. Elle a peut-être conduit M.N. à mettre un terme à sa psychothérapie. Pour autant cette fin a pu se construire, sans rupture, dans un processus de séparation qui inscrivait une temporalité (un début et une fin, un avant et un après) et renvoyait à son possible éloignement d'avec sa mère, s'extrayant d'une modalité relationnelle en circuit fermé l'ayant jusque-là expulsé du monde et de lui-même.

Maintenir une potentialité, comme je m'y suis particulièrement employée avec ce patient, relève aussi plus largement du positionnement interne de l'analyste à l'œuvre dans toute cure, « ce qui potentiellement peut se rendre présent » faisant écho à l'une des fonctions essentielles du cadre analytique.